

La politique n'est-elle qu'affaire de mots, de discours et d'images ? En un mot, de « *storytelling* » ? Le remarquable ouvrage qu'Emmanuel Didier consacre au rapport entre politique et statistique dans l'Amérique du New Deal vient heureusement nous rappeler l'importance cruciale des chiffres dans le gouvernement moderne des démocraties.

Inspiré par les travaux pionniers d'Alain Desrosières sur la « *raison statistique* », le sociologue étudie les relations étroites que nouèrent,

Qui donc lit encore Edgar Quinet (1803-1875) ? Peu de monde, assurément. On connaît son nom : à Paris une station de métro, ici et là une rue ou un boulevard, quelques établissements scolaires... Voilà qui lui a permis de ne pas sombrer totalement dans l'oubli. Mais rares sont ceux qui fréquentent vraiment son œuvre, et presque personne ne le lit comme philosophe de l'histoire ou des religions. Sa pensée est pourtant immense et originale. Homme de concept et d'archive, poète, intellectuel engagé, cet ami de Michelet a laissé des dizaines de volumes que nos contemporains ont tort de ne plus arpenter. La preuve : ce court volume de 1857, jamais réédité depuis.

Quel bonheur ! Et quelle bonne surprise ! Voilà un texte alerte, puissant, qui n'a pas pris une ride. A première vue, pourtant, on pourrait craindre le pire. Que peut avoir encore à nous dire un pamphlet du milieu du XIX^e siècle critiquant les histoires de France de son temps ? Il dénonce, dans le regain d'intérêt pour l'histoire nationale, un travers bien plus vaste. Le régime parlementaire apparaissant désormais comme l'aboutissement de tous les épisodes précédents, les historiens « *ont expliqué les temps*

antérieurs comme une préparation à cette ère nouvelle ».

Quinet démonte, avec autant d'exactitude que de verve, l'illusion rétrospective. Elle conduit à expliquer les péripéties historiques les plus lointaines par leur dénouement. Les libertés conquises par la Révolution Française ? Elles cheminaient déjà « *sous l'arbre des druides comme sous l'arbre de Saint Louis* » ! Dans cette lecture à partir de la fin, notre auteur retrouve un travers qui fut déjà celui des Pères de l'Eglise et, avant eux, de l'apôtre Paul : après la venue du Christ, voilà qu'on relit toute l'histoire des Hébreux pour montrer qu'elle ne

fait que préparer la venue du Messie. A la lumière de l'ultime épisode, se réinterprète tout ce qui s'est passé auparavant.

Chez des historiens, la principale conséquence d'une telle attitude n'est pas seulement un défaut de méthode. C'est une faute politique et morale. Car les pires horreurs de l'absolutisme se trouvent bientôt justifiées, puisqu'elles ont permis, en fin de compte, le règne de la liberté. Qu'importent les tyrans, pourvu qu'on ait la suite... « *Nous foulons aux pieds les souffrances des générations disparues parce que nous croyons avoir le mot, le secret de ces souffrances dans les droits politiques du citoyen par lesquels notre histoire est couronnée* », écrit Quinet, dans sa prose imagée, enflammée, parfois lyrique. Ses vibrations risquent d'empêcher qu'on aperçoive clairement les enjeux théoriques de cette étude.

Pourtant, le résultat de l'analyse est net et précis : au nom de la liberté supposée conquise, on absout les meurtres anciens, on les explique et surtout on les accepte. Justifiés les cachots, légitimes les censures, bénignes les tortures... puisque les plus longues nuits conduisent à la lumière ! Dans un tel dispositif, ce n'est plus, en fait, la révolution qui triomphe. C'est au contraire la vieille, l'immémoriale servitude qui l'emporte sournoisement. Voilà ce que Quinet permet de comprendre. Il est aisé de voir que pareil dispositif n'est pas limité aux exemples dont il traite : la vision hégélienne de l'histoire et sa postérité marxiste fonctionnent, elles aussi, sur un semblable schéma. Quand Raymond Aron suggérait de « *défataliser le passé* », il ne disait pas autre chose.

Lire Quinet revient donc à découvrir un penseur inclassable qui a su voir, avant les autres, des questions essentielles dont nous ne sommes pas sortis. La belle étude que Jean-Michel Rey lui consacre (sa postface compte près d'une centaine de pages) souligne divers aspects de l'étonnante modernité de ce méconnu. Quinet s'intéresse dans l'histoire aux disparus qui survivent, à ces peuples ou ces représentations qui demeurent comme des « *membres fantômes* », qui continuent à être sensibles après amputation.

En s'intéressant de la sorte à divers « *spectres* » qui hantent l'histoire, en étudiant, comme disait Valéry, « *les causes imaginaires de maux réels* », en voyant combien les peuples s'asservissent eux-mêmes quand ils deviennent « *infatués d'idées fausses auxquelles les grands écrivains ont mis le sceau de l'immortalité* », on ne saurait douter qu'Edgar Quinet fût notre contemporain. ■

Roger-Pol Droit

Il y a neuf ans, Fabrice Virgili publiait *La France virile* (Payot), un livre passionnant sur les femmes tondues à la Libération, dans lequel il tordait le cou à deux idées reçues. D'abord sur le caractère prétendument éphémère du phénomène qui, loin de se limiter à la phase d'épuration « *sauvage* » de la fin 1944, s'étala en fait de 1943 à 1946. Ensuite sur le profil des condamnées, dont seules 8 000, soit moins d'une sur deux, le furent pour avoir couché avec des Allemands. Preuve que la tonte ne fut pas, comme on l'a cru, « *le châtiement d'une collaboration sexuelle* », mais plutôt « *le châtiement sexué de la collaboration* ».

Même réduite à sa juste place, la « *collaboration horizontale* », comme la qualifient parfois les spécialistes, méritait un examen plus précis. Le nouveau livre de Fabrice Virgili ne prétend pas épuiser le sujet, mais il fait le point sur l'un de ses aspects les moins connus, les plus refoulés aussi : la naissance, pendant la guerre, de ceux que l'on appellera plus tard les « *enfants de boches* ».

Premier intérêt de cette étude : éclairer, justement, les conditions dans lesquelles sont nés ces bébés de père allemand, dont l'historien estime le nombre à 100 000 (soit 5 % des naissances sous l'Occupation). Des conditions souvent pénibles. Les futures mères, qui pour beaucoup n'avaient pas désiré leur grossesse, furent en effet nombreuses à se cacher pour accoucher. Ce qui ne veut pas dire que toutes le firent dans une honteuse solitude. L'auteur revient ainsi sur l'activité d'associations comme la Ligue pour la protection des mères aban-

données, qui orientaient les parturientes vers des pouponnières secrètes où elles trouvaient soutien et réconfort. Un réseau particulièrement dense, qui témoigne de l'efficacité de tout un système de solidarités clandestines, notamment dans les campagnes.

Ce livre, qui constitue pour la seconde guerre mondiale le pendant du travail que fit jadis Stéphane Audoin-Rouzeau pour la première (*L'Enfant de l'ennemi*, Aubier, 1995), présente toutefois un autre intérêt. Car l'auteur s'est aussi penché sur le sort des enfants nés en Allemagne de pères français, pri-

sonniers, travailleurs volontaires ou requis du Service du travail obligatoire. Des enfants au destin souvent incroyable : certains, abandonnés par leur mère allemande, furent en effet récupérés après la chute du III^e Reich par une France soucieuse de sa démographie, qui les envoya dans des foyers d'accueil, français leurs noms et en fit des candidats à l'adoption. En Allemagne, des voix s'élevèrent à l'époque pour dénoncer ces « *raptés d'enfants* ». L'auteur reste assez imprécis sur l'ampleur de cette politique. C'est dommage. Car il s'agit sans doute d'une des dimensions les plus intéressantes d'une histoire qui appartient autant à celle des années sombres qu'à celle de la diplomatie d'après-guerre. ■

Thomas Wieder